

Etroitement liée aux transformations du monde et aux croyances politiques, l'évolution des idées économiques n'est ni linéaire ni harmonieuse.

Une histoire mouvementée

La très grande majorité des économistes considèrent leur discipline comme une science exacte. Son histoire devrait donc ressembler, par exemple, à celle de la physique. Après une longue période d'obscurité préscientifique, le perfectionnement des instruments d'observation et d'analyse théorique, principalement mathématiques, aurait permis la naissance de la physique comme science. Depuis Copernic, Képler, Galilée et Newton, cette science progresserait vers une connaissance de plus en plus précise du fonctionnement de l'univers. Mais, comme les philosophes des sciences l'ont mis en lumière, cette progression ne se fait pas de façon harmonieuse et régulière. Il y a des révolutions scientifiques, des ruptures épistémologiques, des sauts qualitatifs. Il y a aussi des conflits entre des écoles de pensée divergentes. Les physiciens ont depuis longtemps cessé de croire qu'on évolue vers une vérité de plus en plus incontestable, les théories étant des constructions provisoires, la science évoluant à travers conjectures et réfutations.

Les économistes ne s'embarrassent généralement pas de ces scrupules, en imitant une physique depuis longtemps dépassée. Ils croient qu'après une pré-histoire qui va des Grecs aux mercantilistes, la réflexion économique est entrée dans une phase scientifique marquée par un progrès continu. Certains en viennent même à considérer l'histoire des idées comme un luxe inutile, voire même une entreprise dangereuse, puisqu'elle risque d'attiser le scepticisme des étudiants face à ce qu'on leur enseigne. Pour eux, « l'étude des idées erronées d'auteurs morts » ne devrait donc pas avoir sa place dans les *curriculums* d'économie. Et c'est bien ce qu'on constate dans plusieurs universités à travers le monde : les historiens de la pensée y sont considérés comme une secte un peu étrange, composée pour la plus grande partie d'économistes qui ne maîtrisent pas suffisamment les techniques mathématiques de pointe pour faire de la vraie économie.

L'évolution des idées économiques est au contraire une histoire pleine de bruits et de fureur, pour paraphraser Shakespeare. Il s'agit de rapports d'argent et de pouvoir. Sa dynamique est étroitement liée à celle des idées politiques. La discipline a d'ailleurs longtemps porté le nom d'économie politique. Elle est tout aussi étroitement liée aux évolutions et aux transformations dans tous les autres domaines de l'activité humaine, de l'art à la technologie en passant par la religion. Les idées économiques sont assujetties aux transformations historiques, dont elles sont plus la conséquence que le moteur. Cela a donné lieu, à travers le temps, à un foisonnement de réflexions économiques, bien loin de se limiter à une seule approche.

1. Les diverses origines de l'économie politique

La date de naissance de l'économie politique est, elle-même, l'objet de désaccords. Pour plusieurs, Adam Smith est le fondateur de la discipline. Pour d'autres, ce sont les physiocrates. Pour Marx, c'est William Petty. C'est en réalité une fausse question. L'économie comme discipline universitaire séparée n'apparaît pas avant le XIX^e siècle. Mais les idées des penseurs grecs, des pères de l'Eglise et des philosophes arabes, parmi d'autres, sur les échanges, les prix et l'argent sont du plus haut intérêt. Celles d'Aristote sont particulièrement saisissantes. L'analyse qu'il fait de la « chrématistique », la poursuite de la richesse pour elle-même qu'il oppose à l'économie naturelle, et sa condamnation du prêt à intérêt annoncent les positions de Thomas d'Aquin et de l'Eglise catholique. Mais aussi certaines thèses de Marx et de Keynes, qui ont l'un et l'autre fait les plus grands éloges du philosophe grec. Thorstein Veblen semble aussi être un de ses disciples lorsqu'il condamne l'instinct prédateur des fi-

nanciers et des spéculateurs. Bref, Aristote apparaît comme un lointain précurseur de trois courants non conformistes, tout en ayant inspiré l'orthodoxie, puisqu'Adam Smith lui a emprunté son analyse de l'échange et de la naissance de la monnaie.

Le mercantilisme est souvent présenté comme la première école de pensée en économie. Mais il est abusif de qualifier d'école un ensemble hétéroclite d'auteurs qui, pour la plupart, n'étaient pas des intellectuels mais des hommes d'action et dont les œuvres s'étendent sur une très longue période, entre le XV^e et le XVIII^e siècles. C'est Smith qui a baptisé ce courant de pensée de « *système mercantile* », en 1776. A l'encontre d'Aristote et des penseurs chrétiens, ils font l'éloge du marchand et de son enrichissement. La richesse des marchands allant de pair avec la puissance de l'Etat, les auteurs mercantilistes prônent le protectionnisme et une intervention active de l'Etat dans les affaires économiques.

Au XIX^e siècle et ensuite, des auteurs continueront à prôner l'étatisme et le protectionnisme au moment où l'orthodoxie se sera ralliée au laisser-faire et au libre-échange. Le mercantilisme, qui était l'orthodoxie de son temps, deviendra une hétérodoxie. Au grand scandale de ses collègues orthodoxes, Keynes le réhabilitera - en même temps que les pères de l'Eglise - dans l'avant-dernier chapitre de sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936). Des mercantilistes, il écrit que ce sont peut-être des auteurs moins subtils que les classiques, mais qu'ils sont dotés de plus de bon sens, qu'ils avaient compris en particulier que l'abondance de monnaie est nécessaire pour lutter contre le chômage.

2. Des débuts controversés

L'économie politique émerge comme discipline autonome avec l'affirmation



The Art Archive/Musée de la Marine/Dagji Onti

Colonisation danoise en Asie au XVIII^e siècle. Contrairement à Aristote et aux penseurs chrétiens, les mercantilistes font l'éloge du marchand et de son enrichissement.

de l'existence, dans le domaine économique, de lois analogues à celles qui régissent le monde physique. Dès le départ, la physique est le miroir dans lequel elle se mire. Au XVII^e siècle, William Petty, fondateur de l'arithmétique politique, ancêtre de l'économétrie, affirme déjà l'existence de lois universelles dans les affaires humaines, des lois qu'on peut mettre en lumière par les mêmes méthodes d'observation que dans les sciences naturelles. Francis Bacon, John Locke - ami de Newton -, Charles Davenant, Dudley et Roger North, Richard Cantillon, Josiah Tucker, Joseph Massie, Boisguillebert et plusieurs autres font des professions de foi analogues et en déduisent l'idée qu'il faut laisser, dans l'économie, la nature suivre son cours.

Des années 1750 à 1770, les physiocrates et leur chef de file, le médecin François Quesnay, donneront à cette conviction sa forme la plus achevée et la plus dogmatique. Ils forment la première véritable école dans l'histoire de la pensée économique et se font les

apôtres du laisser-faire et du libre-échange tout en défendant la monarchie absolue. Loin d'être une aberration, cette cohabitation entre autoritarisme politique et libéralisme économique a survécu jusqu'à nos jours chez plusieurs penseurs et dans plusieurs pays, du Chili de Pinochet à la Chine actuelle. Et Friedrich Hayek a déclaré préférer une économie libre associée à un Etat autoritaire à une économie dirigée associée à un Etat démocratique.

Du fonctionnement de l'économie, Quesnay offre, dans son fameux tableau économique, une description chiffrée qui annonce à la fois le modèle d'équilibre général de Walras, les schémas de reproduction de Marx, la macroéconomie de Keynes, l'analyse interindustrielle de Leontief et le modèle de prix de production de Sraffa. Cela montre bien la complexité des influences dans ce champ de la réflexion économique. Critiqués par Smith, qui leur reproche de ne considérer que l'activité agricole comme productive d'un surplus, les physiocrates n'en ont pas moins in-

fluencé fortement sa théorie du capital et du profit et, par là, celles de l'économie classique.

Mais ils ont aussi suscité une très virulente opposition, qui constitue le premier volet d'un débat entre une conception naturaliste et universaliste de l'économie et une conception historique et relativiste. Cet assaut, peu souvent exploré dans les histoires de la pensée, a été mené entre autres par Ferdinando Galiani, Melchior Grimm, Condorcet et son frère l'abbé Mably, Jacques Necker, David Hume et James Steuart : ils critiquent parfois violemment le dogmatisme de ceux qui sont les premiers à se nommer « économistes ». Tous rejettent l'idée selon laquelle il existerait des lois économiques universelles, applicables en tout temps et en tout lieu. Ils insistent sur la nécessité de tenir compte des circonstances particulières de temps, de lieux, des institutions, des coutumes, des climats. A partir de là, ils remettent en question le laisser-faire dont les physiocrates se sont faits les champions.

Une histoire mouvementée

3. Le XIX^e siècle et le foisonnement des approches

Plusieurs des apôtres actuels du néolibéralisme considèrent Adam Smith comme leur héros et leur maître à penser. Manifestement, ils ne l'ont pas lu. Leurs vrais ancêtres sont plutôt les physiocrates. Considéré par certains comme le père de l'économie, Smith se définissait plutôt comme un philosophe moral. Du fonctionnement de l'économie, il avait une vision plus subtile que celle qu'on lui prête le plus souvent. Sur le plan de la méthode, il utilisait tour à tour une approche théorique et historique, inductive et déductive. Sa parabole de la main invisible n'est pas une apologie du laisser-faire et il a consacré une grande partie

de la *Richesse des nations* à examiner les fonctions que l'Etat doit assumer dans les économies. Il estimait que, dans les conflits de travail, les patrons avaient un avantage indu sur les travailleurs.

C'est avec Say, Malthus, Ricardo et Mill que se constitue ce que Marx, puis Keynes désigneront plus tard comme l'« économie politique classique ». On considère généralement que cette école de pensée aurait dominé la réflexion économique, principalement en Angleterre, pendant environ un siècle, avant d'être supplantée, à la suite de la « révolution marginaliste », par l'économie néoclassique. Comme toujours, les choses ne sont pas aussi simples. Les économistes classiques ne forment pas un ensemble homogène et ils sont en butte aux assauts de plusieurs auteurs.

Si l'on cherche à identifier ce qu'on pourrait appeler un « modèle classique » relativement rigoureux de l'économie, il faut se limiter à Ricardo et à ses disciples immédiats, John Ramsay MacCulloch, James Mill, Nassau Senior et Thomas de Quincey. Ricardo est l'un des premiers à utiliser dans son analyse la méthode hypothético-déductive, qui s'imposera au XX^e siècle : elle consiste à poser des hypothèses construites a priori pour en tirer des conséquences sur le fonctionnement de l'économie. Dans ce cadre, Ricardo propose une théorie de la valeur et de la répartition fondée sur le travail, mettant en évidence l'antagonisme entre salaire et profit. Il démontre que le taux de profit a tendance à baisser à long terme, ce qui mènera éventuellement l'économie à un état stationnaire. Il réaffirme la validité de la théorie quantitative de la monnaie, en vertu de laquelle le seul effet d'une variation de la masse monétaire est une variation de même ampleur et de même sens dans le niveau général des prix. Il reprend une loi formulée dès 1803 par Jean-Baptiste Say selon laquelle, à l'échelle de l'ensemble de l'économie, l'offre crée sa demande, de sorte qu'il ne peut pas y avoir de problèmes de débouchés et de surproduction générale dans une économie concurrentielle. Il énonce la célèbre théorie des avantages comparatifs, la justification théorique, jusqu'à nos jours, du libre-échange.

Ces thèses sont loin d'être toutes partagées par tous ceux qu'on appelle les économistes classiques. Say et Malthus rejettent la théorie de la valeur-travail et annoncent la théorie néoclassique, sans ses atours mathématiques. Malthus rejette la loi de Say, de sorte que Keynes voit en lui un précurseur. Néanmoins, parmi les traits communs à l'ensemble des classiques, il y a la croyance en des lois naturelles de l'économie, une vision dynamique qui met l'accent sur les rapports entre l'accumulation du capital et la répartition des revenus, la perspective d'une baisse à long terme du taux de profit. Si l'on ajoute la croyance dans le laisser-faire, il faut exclure John Stuart Mill, pour lequel il ne peut s'agir d'un principe naturel et éternel.

Cet ensemble non homogène d'auteurs et d'idées est loin de faire consensus et

ZOOM

L'économie, entre doctrine dominante et non-conformisme

A chaque étape de l'évolution des idées économiques, une vision dominante, qu'on qualifie souvent d'orthodoxe, s'est imposée, à la fois dans le monde universitaire et dans le discours public. Mais, à aucun moment, l'orthodoxie n'a occupé tout l'espace. L'histoire des idées économiques est celle d'une confrontation permanente entre une orthodoxie et des hétérodoxies. Bien entendu, ces expressions sont à manier avec soin. Elles sont, on le sait, d'origine religieuse, mais justement, il y a une part de religieux dans certaines croyances en économie.

L'orthodoxie désigne ce qui est conforme à la vraie doctrine, transmise et enseignée par une

église dominante. Au XIX^e siècle, le terme a commencé à être appliqué à d'autres domaines, artistique, littéraire, moral, culinaire, dans les partis politiques comme dans les sociétés scientifiques, pour désigner ce qui est conforme aux idées reçues, aux usages courants, aux doctrines considérées comme vraies, à ce qui est convenable. Dans des contextes différents, Freud et Keynes ont attiré l'attention sur cette propension de l'être humain à se conformer aux idées dominantes, à « hurler avec les loups ». Keynes a écrit, dans la *Théorie générale*, que « la sagesse universelle enseigne qu'il vaut mieux pour sa réputation échouer avec les conventions que réussir contre elles ».

En religion, l'hétérodoxie est l'hérétique, le

mécréant, qui a souvent payé de sa vie sa dissidence. L'hétérodoxie désigne plus largement l'anticonformisme dans tous les domaines de l'activité humaine. Là aussi, le fait de professer des idées contraires à celles qui sont reçues et admises dans un groupe social peut se payer cher, y compris dans les communautés scientifiques. L'hétérodoxie en économie peut ainsi être sanctionnée par la difficulté à obtenir un poste, une promotion, des subventions ou encore à publier dans les revues reconnues, auxquelles on attribue maintenant des étoiles. Le philosophe des sciences Thomas Kühn a bien décrit, en ce qui concerne la physique, ce fonctionnement de la science perçue comme une activité sociale. ■



Marché au XV^e siècle. A l'échelle de l'ensemble de l'économie, l'offre crée sa demande, de sorte qu'il ne peut pas y avoir de problèmes de débouchés et de surproduction générale dans une économie concurrentielle.

des oppositions parfois très fortes se sont dressées. Ce sont d'ailleurs les oppositions qui contribuent le plus à prêter à ceux qu'elles attaquent une homogénéité. Dans ses *Nouveaux principes d'économie politique* (1819), publié deux ans après les *Principes* de Ricardo, l'historien suisse Sismondi affirme le caractère historique et transitoire d'un système économique qu'on appellera plus tard le capitalisme, fondé sur la contradiction entre les intérêts des riches et des prolétaires. Ce système engendre une « mieux-value » accaparée par le capital. Les revenus distribués aux travailleurs ne sont pas suffisants pour assurer des débouchés, ce qui provoque des crises. Rejetant la loi de Say, Sismondi attaque le laisser-faire.

Dans son *Système national d'économie politique* (1841), Friedrich List dénonce un libre-échange qui ne peut profiter qu'aux économies dominantes, alors que les économies en émergence ont besoin de protectionnisme et d'une intervention active de l'Etat. Promoteur de l'unité douanière allemande, List a

séjourné aux Etats-Unis. Il a été influencé, entre autres, par les thèses du premier secrétaire au Trésor américain, Alexander Hamilton, mais il a lui-même influencé le développement, en Amérique du Nord, d'une vision économique très éloignée de celle des classiques.

L'école historique allemande, qui émerge au milieu du XIX^e siècle, s'attaque de son côté à la méthode abstraite, universaliste et atemporelle des économistes classiques. Elle prône une approche qui tient compte des caractéristiques particulières des différentes sociétés, de leur histoire et de leurs institutions. Il ne saurait donc y avoir de lois économiques universelles. Et on ne peut démontrer par un raisonnement abstrait la supériorité du laisser-faire et du libre-échange. A la suite de List, ils prônent l'interventionnisme et le protectionnisme pour assurer l'industrialisation de l'Allemagne. Ces thèses se répandront en Europe, y compris en Angleterre qui verra naître sur son sol une école historique.

C'est du camp socialiste que viendront les oppositions les plus résolues à l'ap-

proche des classiques. Ces oppositions seront elles-mêmes diverses à la lumière de celles qui divisent ce camp, si tant est qu'on puisse parler d'un camp dans lequel on retrouve les fouriéristes et les saint-simoniens, les blanquistes et les réformistes, les anarchistes et les partisans du coopératisme, les chrétiens et les athées. De la théorie de la valeur-travail, les socialistes ricardiens déduisent la thèse que tout le produit du travail devrait revenir aux travailleurs. C'est de là que Marx partira, pour construire une hétérodoxie majeure, mais paradoxale. Marx analyse un système fondé sur l'exploitation, condamné, avec le développement de ses contradictions, à un effondrement qui sera suivi de l'instauration d'une société sans classe. Il s'appuie en même temps sur l'économie classique, plus particulièrement sur Ricardo, économiste « bourgeois » qu'il admire, et il adhère à une vision déterministe et universaliste. Il affirme ainsi, au début du *Capital*, que les lois économiques qu'il mettra en lumière s'affirment avec « une nécessité de fer ».

Une histoire mouvementée

4. Les néoclassiques à plusieurs voix

On appelle « révolution marginaliste » la publication quasi simultanée et indépendante, entre 1871 et 1874, de trois livres dans lesquels Stanley Jevons, Karl Menger et Léon Walras jettent les bases d'une nouvelle théorie de la valeur. Elle est fondée sur l'hypothèse de la décroissance de l'utilité et de la productivité marginales, hypothèse dont on dérive la courbe de demande à pente négative et la courbe d'offre à pente positive. Jevons estimait avoir ainsi fait table rase de la théorie ricardienne que, de l'avis de certains, Marx avait transformée en machine de guerre contre la bourgeoisie. Cette nouvelle approche était toutefois, à bien des égards, en continuité avec l'approche classique, postulant l'existence de lois

économiques universelles fondées sur la rationalité de l'*homo œconomicus*. C'est pourquoi elle a été appelée, au tournant du XX^e siècle, « néoclassique ». L'un des importants théoriciens actuels de ce courant de pensée, Frank Hahn, explique ainsi qu'il est néoclassique parce qu'il cherche à expliquer les phénomènes économiques à partir de l'action d'individus dont on postule la rationalité, au moyen de la notion d'équilibre.

Toutefois, à l'intérieur de ce vaste courant, qui domine la discipline jusqu'à ce jour, les économistes sont loin de parler d'une seule voix. Dès le départ, Walras et Menger s'opposent vivement en ce qui concerne l'utilisation des mathématiques en économie. Alors que le premier, fondateur de la théorie de l'équilibre général, affirme qu'il s'agit d'une science mathématique, au même titre que la mécanique,

le second est au contraire hostile à l'utilisation des mathématiques. Il est à l'origine d'un courant de pensée qui s'affirmera graduellement comme hétérodoxe par rapport à la vision néoclassique dominante, en même temps qu'ultralibéral : c'est le courant autrichien. Ludwig von Mises et Friedrich Hayek en sont les porte-parole les plus prestigieux. Contre la vision du marché comme modèle d'équilibre général déterminant simultanément l'ensemble des prix et des quantités de marchandises échangées, ils affirment que le marché est un processus de transmission de l'information.

Leader de la profession économique anglaise au tournant du XX^e siècle, Alfred Marshall se situe quelque part entre l'approche de Menger et celle de Walras. Il oppose à l'analyse en termes d'équilibre général de ce dernier une étude en termes



Louisville (Kentucky). Le courant institutionnaliste est dominant aux Etats-Unis et plusieurs de ses membres sont conseillers du Président Roosevelt à l'époque du New Deal.

d'équilibre partiel, plus réaliste et plus maniable. Visions marshallienne et walrasienne de l'économie s'opposent pendant une grande partie du XX^e siècle, la vision walrasienne finissant par triompher avec la mathématisation de plus en plus poussée de la discipline. La majorité des prix de la Banque de Suède en science économique en mémoire d'Alfred Nobel ont été attribués, depuis leur naissance en 1968, à ceux qui ont contribué à perfectionner la théorie de l'équilibre général.

L'évolution du courant néoclassique est pourtant très loin de résumer à elle seule l'histoire des idées économiques du siècle dernier. Parfois qualifié d'école historique d'un pays sans histoire, l'institutionnalisme est né aux Etats-Unis au début du XX^e siècle. Son fondateur, Thorstein Veblen, critique aussi radicalement l'approche néoclassique, dont il a créé le nom, que le marxisme, auquel il reproche son déterminisme. Jusqu'aux années 30, ce courant est dominant aux Etats-Unis et plusieurs de ses membres sont conseillers du Président Roosevelt à l'époque du New Deal. Marginalisé dans l'après-guerre par le courant néoclassique, l'institutionnalisme n'en constitue pas moins, jusqu'à aujourd'hui, un courant important qui a essaimé dans plusieurs pays. Devenu l'orthodoxie en URSS et dans les pays d'Europe de l'Est, le marxisme s'est, de son côté, fragmenté en plusieurs tendances, dont certaines ont flirté avec l'approche néoclassique et d'autres avec Keynes.

Elève de Marshall, John Maynard Keynes affirme, dans les années 20, qu'il a cessé de croire dans l'autorégulation de l'économie de marché. Il prône une intervention importante de l'Etat pour résorber le chômage. Il se situe résolument dans la tradition relativiste, qui ne croit pas en l'existence de lois économiques naturelles et universelles qu'on pourrait formaliser mathématiquement sur le modèle des sciences exactes. Ce qu'on appelle le keynésianisme, qui s'est imposé après la Seconde Guerre mondiale comme vision dominante, est en réalité une galaxie composée de plusieurs systèmes. Le premier et le principal, la synthèse néoclassique, a cherché à colmater la fissure entre théorie néoclassique et théorie keynésienne, vidant en partie cette dernière



Au XX^e siècle, le courant néoclassique se partage entre théoriciens de l'équilibre général et ceux de l'équilibre partiel.

de son contenu. Les post-keynésiens, au contraire, empruntant en partie à l'institutionnalisme et au marxisme, affirment la différence et la radicalité de la pensée keynésienne. A la macroéconomie de Keynes, ils proposent ainsi d'associer, non pas une microéconomie néoclassique, mais une théorie de la valeur et de la répartition. Inspirée des classiques et de Marx, elle met l'accent sur les rapports de force et sur l'existence des monopoles.

Moderé ou radical, le keynésianisme a cédé la place, à partir des années 70, aux divers courants qualifiés de « néolibéraux ». Ils affirment avec plus de conviction que jamais l'existence dans les économies de lois naturelles avec lesquelles les pouvoirs publics doivent interférer le moins possible : monétarisme, économie de l'offre, nouvelle macroéconomie classique, école des choix publics, courant libertarien. Tous

rejetent la greffe keynésienne appliquée sur le corpus néoclassique.

Pour survivre dans cet univers hostile, le keynésianisme a dû se couvrir de nouveaux atours. La « nouvelle économie keynésienne » s'adapte ainsi au langage de la nouvelle économie classique, en cherchant à donner à la macroéconomie keynésienne des fondements microéconomiques plus rigoureux. Mais ni le néolibéralisme ni le keynésianisme n'occupent la totalité du terrain sur l'échiquier de la réflexion économique. L'institutionnalisme est toujours bien vivant comme le marxisme et plusieurs autres courants hétérodoxes, dont une économie féministe. En France, l'école de la régulation s'abreuve à des sources keynésienne, marxiste et institutionnaliste. On est très loin, en physique, de la grande théorie unique de l'univers à laquelle tous se rallieraient. On en est encore certainement beaucoup plus loin en économie. ■

GILLES DOSTALER